

A DOSSÉE contre le tronc du vieux mûrier, ne comprenant pas encore ce qui s'était passé, elle était là, dehors, sans clé, en pleine nuit. Quand il l'avait bousculée rudement et mise à la porte, elle avait cru pouvoir revenir facilement dans la chaleur du lit une fois qu'il serait couché. Mais, quand elle avait essayé de pousser la lourde porte de fer forgé, elle s'était rendu compte qu'elle était fermée. Et elle se retrouvait dehors, derrière les barreaux. Paradoxalement prisonnière de tout cet espace extérieur immense. Où aller en chemise de nuit à cette heure tardive ? Chez qui se réfugier alors qu'elle n'avait même pas d'amis, que ses parents n'habitaient même pas dans les parages ? Mais elle ne serait jamais allée se lamenter chez eux !... N'avait-elle pas tout fait pour les fuir ? N'étaient-ils pas, en quelque sorte, responsables de son malheur ? Cependant, pour le moment, elle ne se souciait pas de les blâmer. Elle n'avait qu'une idée : que pouvait-elle faire dans le noir, sans

rien pour la distraire, jusqu'au matin ? Elle avait au moins cinq heures à passer ainsi ! Cinq heures ! C'est long comme l'éternité quand on n'a rien pour s'occuper ! Puis elle s'était dit que c'était une plaisanterie de mauvais goût, qu'il mettait sa patience à l'épreuve et qu'il viendrait lui ouvrir la porte sans lui parler ni la regarder. Elle avait attendu, épiant quelque bruit de pas s'approchant de mauvaise humeur, la clé tournant dans la serrure avec exaspération... en vain. Au bout de quelques minutes, le ronflement du fumeur lui parvint par la fenêtre ; elle perdit tout espoir et retourna s'appuyer contre le tronc du mûrier.

Elle n'était pas encore totalement réveillée et n'assimilait pas ce qui lui était arrivé. Sa pensée confuse et embrouillée planait quelque part entre le monde du sommeil et celui de la réalité : incohérence, flottements et brume d'une part, pieds lourds, bouche amère et mains engourdies d'autre part. Elle se frotta les yeux, encore ensommeillés, lissa sa chemise de nuit, passa les doigts dans ses cheveux en broussaille et la langue sur ses lèvres desséchées. Comme elle aurait voulu avaler un grand verre d'eau, ou pouvoir s'allonger ne serait-ce que sur le sol ! Mais là, en pleine nature, elle craignait les araignées, les mille-pattes, les fourmis qui semblent si inoffensives alors qu'elles piquent, pincent et mordent. Brrr !!! Toutes les bestioles l'effrayaient et les reptiles la terrifiaient. Elle secoua la tête avec répugnance. Un léger vertige la fit chanceler. Elle se sentit pâlir et son front se couvrit d'une sueur froide. Elle ne paniqua pas sachant que le malaise passerait si elle ne faisait plus aucun effort. Elle ferma les yeux et attendit dans le noir.

Un silence intense l'enveloppa. Aucun mouvement dans le jardin endormi, aucun signe de vie. La seule présence dont elle pouvait jouir à cette heure était ce tronc qui soutenait sa tête et sur lequel elle passait ses mains fatiguées à force de se crispier pour réprimer dégoût, haine, fureur.

Étaient-ce vraiment là ses sentiments? Elle ignorait qu'elle pût éprouver quelque chose d'aussi véhément, ayant toujours vécu résignée dans une ambiance où l'agressivité était monnaie courante, où l'on échangeait des injures comme d'autres échangent des bonjours. Une nouvelle violence à son égard ne pouvait susciter tant de réactions émotives. Ce qu'elle ressentait c'était surtout l'ahurissement, l'incompréhension et peut-être aussi l'indignation. Oui! Elle en avait assez d'être une victime, de subir les mauvaises humeurs des uns, les complexes d'infériorité des autres. Qu'avait-elle fait pour mériter cette vie de chienne? Non! Les chiennes étaient chouchoutées et protégées. Mais elle? L'image qu'elle voyait d'elle-même la rebuta tant elle était effacée, méprisée, écrasée.

Elle ferma ses poings et les rouvrit plusieurs fois comme pour chasser cette bourrasque de sentiments négatifs qui perturbaient son âme, l'assombrissaient, l'endurcissaient, tuaient ce côté enfantin qu'elle aimait par-dessus tout. Alors que la vie la lançait brutalement dans le monde des adultes, il lui importait énormément de préserver l'ingénuité, l'émerveillement et la simplicité rattachés au premier âge de la vie. Non qu'elle eût eu une belle enfance. Loin de là! Mais elle croyait fermement que ces vertus étaient

sa bouée de sauvetage, qu'elles lui permettraient un jour d'accéder au bonheur dont elle rêvait.

Elle respira profondément, appuya son front sur *le tronc ami* et fit le vide dans sa tête. C'était une technique à laquelle elle recourait chaque fois qu'elle ployait sous un fardeau pesant. Elle se déchargeait tout simplement: au lieu de ruminer sa souffrance et de ressasser des jérémiades qui n'auraient fait que l'enliser, elle contemplait par exemple la paume de sa main. Elle s'étonnait des sillons qui y étaient tracés, tentait de leur donner une signification, peut-être même d'y lire son destin ou plutôt d'en rêver. La vie serait-elle plus clémentine avec elle un jour? Saurait-elle trouver le bonheur et le préserver? Puis elle regardait sa peau, les veines bleues qui la parcouraient, les poils presque invisibles qui la recouvraient et elle imaginait le mouvement précis du sang qui irriguait tout ce corps, le déplacement de l'air dans les bronchioles, les centres nerveux régularisant les battements du cœur, le rythme de la respiration et toutes les fonctions involontaires qui nous rendraient fous si nous devions y penser chaque fois qu'elles se font... Quels mécanismes extraordinaires! Mais, en ce moment où la peine était trop lourde et trop incompréhensible, sa pensée n'alla pas plus loin que les formes dessinées par les branches du mûrier.

Le mûrier! Depuis quatre ans, c'était l'unique ami qu'elle avait. Elle s'asseyait souvent sous son ombre, lui confiait ses rêves et ses déceptions ou tout simplement, appréciait un moment de solitude. S'il est vrai que les plantes ont des âmes, qu'elles sentent nos joies et nos peines, qu'elles réagissent à nos humeurs, les

branches de cet arbre devraient toucher le sol tant elle avait épanché son cœur contre son tronc. Soudain, elle remarqua qu'effectivement, certaines branches à côté d'elle tombaient bien bas comme écrasées par un poids invisible. Elle sourit et caressa le tronc rugueux avec gratitude. Oui, la meilleure amitié est celle des créatures muettes qui vous écoutent sans vous trahir, vous attendent sans se lasser, vous protègent sans vous faire ombrage ! L'amitié des humains ne la tentait point. Elle ne pouvait en aucun cas leur faire confiance. Tous ceux qu'elle avait connus l'avaient déçue à commencer par les plus proches.

Elle se souvint de ses jeunes camarades de classe. Elle s'était imaginé qu'elles aimaient sa compagnie parce qu'elles l'autorisaient à partager leurs jeux. Puis elle s'était rendu compte qu'elles l'excluaient de tous les projets organisés hors de l'école. Était-ce parce que sa mère l'avait empêchée un jour de les accompagner à un pique-nique ? Elle avait eu honte de leur confier que c'était pour faire le ménage. Ou était-ce parce qu'elles n'ignoraient pas sa situation financière si modeste ? Toujours est-il qu'elle les vit d'abord se taire à son arrivée, puis lui tourner le dos comme si elles ne la voyaient pas ou se chuchoter à l'oreille et éclater de rire en voyant une nouvelle jupe dont sa mère l'avait attifée. Peu à peu, elle s'était retrouvée sans amies.

Son père, lui, aurait pu passer inaperçu s'il ne s'était pas mis à boire. Personnage soumis, habitué à exécuter les ordres de l'officier auquel il était rattaché, dépourvu d'imagination et de créativité, n'ayant ni opinion ni caractère, il avait des gestes de robot,

un visage sans expression, une docilité exaspérante. Il ne lui parlait guère, ne l'embrassait que rarement, entièrement plongé dans ses idées noires, dans la souffrance de devoir se plier tous les jours encore plus devant les exigences des autres. S'il s'était confié à elle, ils se seraient consolés mutuellement ou ils se seraient rebellés ! Mais non ! Il se barricadait derrière un silence opprimant. Elle lui en voulait pour ce qu'il était. Elle aurait aimé le secouer, voire le gifler pour l'inciter à réagir, à exister autrement, à oser crier sa colère et ses refus au lieu de les noyer dans les brumes de l'alcool ; mais elle non plus ne savait pas élever la voix ou s'élever au-dessus de sa condition.

Toutefois celle qui avait donné le coup de grâce à sa personnalité c'était sans conteste sa mère. *Le mot «grâce» ici est si déplacé ! Il aurait été préférable que j'emploie un terme qui n'exprime aucune connotation positive, aucune idée de salut ou de délivrance tel que «coup fatal» ou «mortel».* Son manque de confiance en tout et en tous avait été nourri – *encore un terme inadéquat : «nourrir» permet de faire grandir, or la mère de Désirée faisait de son mieux pour la diminuer !* – par des blessures qui ne s'étaient jamais cicatrisées et qui avaient nui à son caractère. Celle qui était supposée l'éduquer, la guider et la conseiller, la vexait, critiquait et raillait. À toutes les occasions, elle lui rappelait son peu d'intelligence, sa lenteur à retenir ses leçons, sa maladresse dans les travaux manuels, son ignorance dans beaucoup de domaines.

– Écarte-toi de là, incapable ! Tu ne sais même pas éplucher une pomme de terre comme il faut ! Tu en as jeté la moitié ! Tu vas me ruiner !

Désirée devenait toute rouge de confusion. Elle ne savait même pas répliquer insolemment en disant qu'il fallait lui donner un économe et non un grand couteau si difficile à manier par ses petites mains. Ou bien que cette dépense était insignifiante comparée aux sommes que la ménagère – *comme «mégère» serait plus approprié ici!* – gaspillait pour s'acheter des accessoires inutiles. Quand elle osait parler, sa mère lui rappelait qu'il valait mieux laisser croire aux gens qu'on est idiot plutôt que de chasser tout doute à ce sujet. Et la petite s'enfermait dans un silence pusillanime. Un jour qu'elle avait aligné les chaises contre le mur après avoir fait le ménage de la salle de séjour, sa «Folcoche» – Hervé Bazin était devenu son idole quand elle avait découvert ce surnom exprimant si bien ses sentiments – avait éclaté d'un rire sarcastique: «Alors, tu punis les chaises! Ma pauvre, tu es vraiment demeurée!» La fillette, âgée alors de douze ans, ne voyait point la bêtise pour laquelle on l'insultait; elle croyait dégager l'espace dans la chambre où s'accumulaient des sièges de mauvais goût. Mais apparemment rien ne pouvait plaire à sa mère. *Elle* ne plaisait pas à sa mère qui voyait en elle le portrait craché et méprisé du père.

Cependant, dans le monde hostile de sa mère, elle avait trouvé une échappatoire. Les livres! Comme sa mère était presque illettrée, elle lui faisait croire qu'elle étudiait et dévorait, deux heures par jour, les livres empruntés à la bibliothèque de l'école. Elle lisait un peu de tout: des récits policiers ou historiques, des romans de cape et d'épée, des histoires d'amour et de vengeance, de la science-fiction ou des

biographies, tout ce qui lui tombait entre les mains l'intéressait quoiqu'elle ne comprît pas toujours toutes les nuances et les détails qui rendent une œuvre plus valable qu'une autre mais elle continuait ses voyages sans répit. Les mots étaient ses complices ; ils lui racontaient à elle seule des vies exaltantes, lui promettaient un monde différent où les courageux triomphaient des mauvais. Quand sa mère la surprenait souriant à un trait d'esprit, elle enrageait.

– Qu'est-ce qui te fait rire ? Hein ! Réponds ! Donne-moi ce livre !

La femme inculte prenait l'objet du crime, le tournait, le retournait dans l'espoir qu'il lui révélerait ses énigmes mais il demeurait fermé à son entendement. Alors, dans un mouvement de fureur, elle le jetait le plus loin possible sous le lit pour qu'elle vît sa fille ramper afin de le récupérer et lançait d'une voix stridente avant de s'en aller : « Il ne te manquait que la lecture pour devenir encore plus détraquée ! Si tu penses que ces livres te rendront plus intelligente ! »

À cet instant, Désirée exultait. Sa mère qui croyait contrôler sa vie et en disposer selon ses caprices devenait non seulement marginalisée mais totalement désarmée et démunie. Les mots la chassaient de leur royaume merveilleux et sublime pour la jeter dans le borborygme de l'ignorance et de sa petitesse. Grâce aux lettres, grâce aux mots écrits, à la phrase noire qui traçait sur la page blanche mille couleurs et sensations, la fillette détenait le pouvoir et s'en délectait. Sa revanche était prise, toutes ses blessures d'amour-propre guéries et personne ne pouvait lui arracher sa

victoire. Elle caressait son livre, le pressait sur sa joue, bénissait sa présence, fermait les yeux et s'embarquait avec les personnages dans une nouvelle aventure.

La nuit, ne pouvant lire dans l'obscurité, son imagination peuplait sa solitude de servantes qui la coiffaient, l'habillaient, la gâtaient sans jamais rechigner car elles adoraient leur châtelaine. Il y avait aussi des chevaliers vaillants qui se battaient pour elle comme si elle avait été une reine, des amoureux qui soupiraient au chevet de son lit pendant qu'elle agonisait d'une maladie sans nom. Les ombres dessinées sur le mur de sa chambre l'invitaient parfois à exécuter une valse langoureuse... Mais elle restait dans son lit – *on comprenait parfaitement que son Altesse fût fatiguée ! Elle avait tant de responsabilités et de tracas !* – Puis ces ombres lui faisaient des révérences gracieuses ou s'agenouillaient à ses pieds, attendant ses ordres pour la débarrasser de ses ennemis qui complotaient contre elle dans les coulisses de l'hypocrisie.

Un vent murmura discrètement dans les branches et la ramena à la réalité. Encore une fois, elle se retrouvait seule dans le noir mais son imagination était tarie. Les personnages romanesques avaient disparu, balayés par la réalité d'un quotidien de plus en plus décevant et amer. Décidément, rien ne lui réussissait. La déveine la talonnait, l'habitait, la broyait, la vidait de tout souffle d'optimisme. Seuls les souvenirs moroses lui revenaient, tantôt de loin, tantôt de près, confus, chaotiques, disloqués comme sa vie.

Combien de temps s'était écoulé ? Elle l'ignorait mais ses pieds lui faisaient mal de rester debout ; elle s'accroupit mais se redressa aussitôt, paniquant à

l'idée des insectes qui pourraient se glisser sur son corps sans qu'elle ne les vît. Elle se serait promennée dans les rues désertes mais craignait qu'on ne la vît : c'est quand nous voulons passer inaperçus que le hasard se mêle de nous dévoiler. Un couple rentrant tard, un noceur retournant chez lui auraient pu l'apercevoir, après minuit, en chemise de nuit, décoiffée. Les méchantes langues se seraient régalingées d'une telle histoire, imaginant des situations mélodramatiques qu'elles auraient prises pour des vérités certaines. Encore une fois, elle aurait nourri les cancans de cette bourgade mesquine qui médissait pour se désennuyer, prenant pour cible ceux qui, comme elle, avaient le malheur d'avoir des malheurs.

Dans la nuit éclairée maintenant par une lune imposante, elle guettait et appréhendait à la fois le lever du jour. Que penserait la vieille tante si elle la surprenait ainsi dans le jardin ? Déjà, elle la trouvait bizarre parce qu'elle ne parlait presque pas, ne prenait pas le café avec les femmes de son âge, ne cherchait point à être coquette mais préférait admirer les fleurs et les papillons ! Que dirait le vieux voisin matinal en la voyant dehors à cinq heures du matin ? Lui, il avait son verger à arroser mais elle... Il hocherait la tête avec regret comme s'il avait pitié de ses folies et s'en irait en maugréant. Et que ferait-elle si son mari refermait la porte en quittant la maison pour la journée ! Ne voudrait-il pas la punir en la laissant dans cette situation embarrassante ? Que pourrait-elle faire pour éviter une scène, pour se glisser dans la maison comme si tout allait au mieux ? Les questions se succédaient sans qu'une solution ne se présentât.

Brusquement, les larmes lui remplirent les yeux. Qu'avait-elle fait pour mériter un tel traitement ? Elle avait dormi tôt pour éviter justement un incident fâcheux, pour ne pas avoir à le regarder en face, pour s'épargner une humiliation supplémentaire. Elle recherchait le sommeil comme d'autres chercheraient la mort car il la soulageait, relaxait ses nerfs, enfouissait ses angoisses dans les méandres de l'oubli. Ses pensées y étaient au repos, elle n'avait plus à jouer un rôle, à s'imposer des attitudes dictées par la sagesse ou la crainte. Parfois, des rêves gênants l'agitaient mais elle pouvait les fuir en se réveillant. Dans la réalité, elle ne pouvait fuir nulle part. Avant de se marier, elle avait tenté de fuguer tant elle trouvait la vie de famille insupportable mais elle n'avait pas eu assez de cran. Ni peut-être une seule amie qui l'aurait aidée. Après son mariage, elle cherchait surtout à éviter un scandale, à se faire oublier, à n'exister que pour elle seule.

La solitude, elle l'avait toujours connue et bénie ! Quand elle voyait combien on craignait de vivre seul, elle se disait qu'on devrait plutôt appréhender les présences imposées par toutes sortes de parenté. Seule dans la maison paternelle, seule dans la maison de son mari, seule quand elle était à l'école... C'était presque son choix, le seul luxe qu'elle pouvait s'offrir. En réalité, elle n'aimait pas tous ces gens dont le sort l'avait entourée. Elle se sentait parachutée dans un milieu qui n'était pas le sien. Appartenant à une classe modeste, elle aimait le luxe ; issue d'une famille d'analphabètes, elle aimait la culture ; entourée d'objets laids, elle aimait la beauté. Elle avait souvent cru

que ses vrais parents l'avaient abandonnée un soir à la porte de ces gens chez qui elle vivait et que ces derniers l'avaient élevée, n'ayant pas eu d'enfants. Quand ses camarades de classe parlaient des joies de la vie, elle pensait avec tristesse qu'elle n'avait pas eu de chance en tombant sur ces personnes inadéquates : le père qui se soûlait pour oublier combien il se méprisait, la mère dévergondée et écervelée, toujours en quête d'un macho, son gringalet de mari ne pouvant répondre à ses besoins.

Une petite brise passa légèrement. Désirée frissonna. Était-ce la fraîcheur de la nuit ou le souvenir de sa famille qui faisait frémir son cœur au plus profond d'elle-même ? Dans la nuit éclairée par une lune indifférente, les souvenirs défilaient, sombres, mornes, repoussants. Désirée ! Qui lui avait donné ce nom qui ne lui convenait pas du tout ? Désirée l'indésirable ! Elle se souvint de la leçon de rhétorique qui l'avait tant intéressée en classe de seconde. Le professeur de langue, homme rondelet à la face rougeaude, expliquait les figures d'opposition. Désirée avait trouvé l'antithèse plate, ordinaire, mais l'oxymore avait vivement suscité son intérêt. « Cette obscure clarté !... » Quel type génial ce Corneille ! Puis, comme un éclair, l'idée avait traversé son esprit : elle était un oxymore vivant ! Désirée l'indésirable, la vivante morte, la personne objet, la silencieuse bavarde...

Ce jour-là, elle ne leva pas la main pour partager sa trouvaille avec la classe, il y avait longtemps déjà qu'elle s'était enfermée dans un mutisme protecteur mais dans sa tête, elle accumulait oxymores, litotes, métaphores, allégories, gradations. Les mots se pré-

cupitaient, chatouillaient sa langue comme un soda glacé, envahissaient son esprit dans un désordre si magnifique qu'elle se précipitait de les classer dans un casier de son cerveau intitulé : *expressions découvertes*. Juste à côté des paysages inoubliables. Elle les ferait sortir au moment propice. Sur du papier. En vers et en couleurs. Oui ! Un jour, elle sortirait un recueil de poèmes qu'elle illustrerait elle-même. Il y aurait tous ces mots qui l'avaient fascinée et qu'elle emmagasinait dans sa mémoire extraordinaire, et toutes ces nuances de couleur qu'elle avait observées dans ses moments de solitude.

Dans la nuit silencieuse, un bruissement se fit entendre. Elle s'écarta du tronc dans un sursaut. Pendant la journée, elle voyait souvent des caméléons hideux courir par là en quête d'une proie facile. Elle eut la chair de poule en y pensant et, légèrement haletante, s'empressa de fuir cette présence invisible. Au bout de quelques minutes, elle changea d'allure et se mit à arpenter l'allée du jardin, à petits pas, comme dans un jeu. Elle marchait en regardant le sol et en comptant : un, deux, trois... Pour arriver au bout de l'allée, elle avait fait trente-sept pas. Si elle sautait à pieds joints, comme un lapin, ça ferait combien de pas ? Soudain, elle s'arrêta. Elle venait de se rendre compte que ce qu'elle faisait était totalement absurde. Elle se comportait comme une enfant alors qu'elle était en pleine crise conjugale. Elle conjurait sa souffrance de femme en retournant à cette enfance dont elle n'avait jamais profité pleinement, les disputes de ses parents l'ayant plongée dans une tristesse indicible et indélébile.